

Livres

Volume 4, Number 1, Spring 1988

Le séminaire de Québec, phare de la culture française en Amérique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7177ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

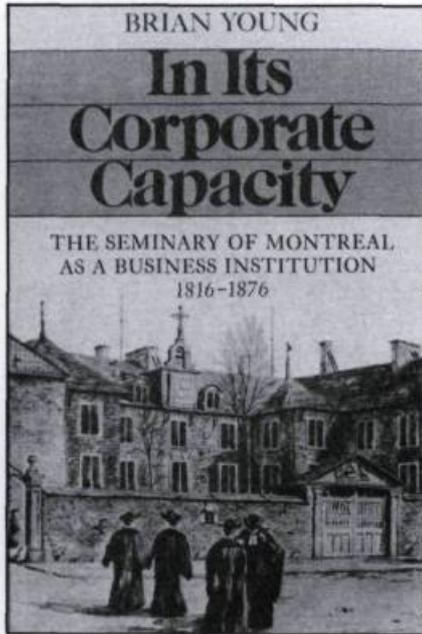
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1988). Review of [Livres]. *Cap-aux-Diamants*, 4(1), 74–77.



Young, Brian. *In its Corporate Capacity. The Seminary of Montreal as a Business Institution. 1816-1876.* Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press. 1986. 295p.

Les éditeurs de cet ouvrage, écrit par un professeur de l'Université McGill, ont de bonnes raisons de se réjouir. L'auteur vient en effet de se mériter le prix Lionel Groulx, soit la plus haute distinction annuelle du Canada français décernée à un historien.

Sous une luxueuse présentation très classique, cet ouvrage de Brian Young confirme la thèse suivant laquelle les institutions religieuses ont reconverti leur patrimoine foncier en se conformant à la logique du système capitaliste au milieu du siècle dernier.

L'analyse de cas porte sur les Sulpiciens de Montréal, grand et prospère feudataire du régime seigneurial. L'île de Montréal, la seigneurie des Deux-Montagnes et le Mont-Royal forment les atouts du patrimoine foncier à reconvertir. Ainsi, profitant de la conjoncture créée par la répression des soulèvements de 1837-1838, les Sulpiciens s'allient au pouvoir britannique. Cette stratégie leur vaut la reconnaissance de leurs droits seigneuriaux, mis en péril par la Conquête.

L'auteur nous décrit avec beaucoup de minutie le processus de négociation, et les actes de commutations consécutifs à l'adoption de la loi de 1841 qui confirme leurs droits seigneuriaux. Parallèlement à ces droits récupérés, le Séminaire réagit en se dotant de mécanismes de contrôle et de moyens beaucoup plus sophistiqués pour exercer ses prérogatives. En bon gestionnaire, il réinvestit également les sommes récupérées dans divers secteurs. Très tôt, le rôle du procureur prend une importance

considérable. Ce poste permet de contrôler presque toutes les questions qui touchent les finances et les biens fonciers. Le personnel au service du procureur augmente aussi sensiblement au cours de cette période de transition du féodalisme au capitalisme.

Au terme du processus, Brian Young arrive à la conclusion que le domaine foncier demeure le secteur de prédilection du Séminaire, et ce en dépit des restrictions posées par le gouvernement du Bas-Canada, qui limitaient à 30 000 \$ les investissements dans ce domaine.

Durant cette période, les institutions catholiques réalisent des progrès remarquables. Par des dons de terrains appropriés, prêts sans intérêt, commutations avantageuses, construction et autres formes d'aide, les oeuvres et institutions naissent et se multiplient sur le territoire montréalais. Le Séminaire réalise cet important programme de promotion des institutions catholiques grâce aux sommes recueillies directement par la récupération des arrières de droits seigneuriaux et aux retombées de leur action comme développeurs urbains. Ce programme se met en place également grâce au million de dollars reçu en dons entre 1856 et 1876. Une analyse portant sur la provenance de ces dons révèle que les femmes lèguent plus facilement leur fortune à la communauté.

Hormis l'indiscutable intérêt du livre, le lecteur doit comprendre qu'il s'attaque à un ouvrage technique, truffé de graphiques, tableaux et pourcentages qui en rendent la lecture plutôt aride. Du reste, les appendices et sections de références comptent pour plus du tiers de l'ouvrage.

Alyne LeBel



Trudel, Marcel. *Mémoires d'un autre siècle.* Montréal, Boréal, 1987. 313p.

Mémoires d'un autre siècle: un grand livre et une remarquable leçon d'histoire. L'autobiographie de Marcel Trudel constitue en effet un impressionnant document sur le XXI^{ème} siècle québécois, celui de la Révolution tranquille et d'avant, et une démonstration sereine et magistrale de la pratique du métier d'historien.

Les chercheurs du Québec contemporain y puiseront une information riche et variée sur la formation que recevaient les jeunes québécois à l'orphelinat, dans les collèges classiques, à l'Université Laval, sur le climat à la fois stimulant et étouffant qui y régnait, sur la naissance d'une vocation religieuse et le choix d'une carrière à l'ombre d'une Église triomphaliste mais méfiante. Ils apprendront avec plaisir comment Marcel Trudel est devenu historien, goûteront le récit de ses études solitaires à Vaudreuil et aux États-Unis, de ses débuts difficiles dans le métier, des combats qu'il a menés comme écrivain, professeur et administrateur en faveur d'une «nouvelle histoire», une histoire scientifique et objective, déchargée de toute revendication nationaliste, dépouillée d'émotion et de rhétorique. Ils pourront apprécier le regard satisfait et lucide que l'homme jette sur ses publications abondantes qui lui valurent l'appellation «Monsieur Nouvelle-France» de son ami Robert Lahaise. Les jeunes historiens y trouveront quant à eux une leçon sur la façon d'écrire l'histoire, selon Marcel Trudel.

Ils découvriront l'art de décrire les multiples facettes du passé, à partir des traces, toutes les traces, rigoureusement critiquées, qu'en ont laissées les acteurs. Ils apprendront que l'historien ne doit pas juger mais s'efforcer de comprendre, que l'histoire est calme, pondérée, qu'elle ne doit servir aucun combat. Le leur suffira de relire les pages que Trudel consacre à son enfance, à ses professeurs, à son renvoi du Collège Séraphique, à l'atmosphère qui règne à Laval, à ses adversaires, pour se convaincre que l'essentiel est de comprendre le point de vue, la mentalité de l'autre. Ils comprendront enfin que l'historien doit apprendre à communiquer ce qu'il a appris, par la parole et l'écriture, d'une façon nuancée, claire et vivante. À cet égard certaines pages des mémoires sont de véritables bijoux. Je pense en particulier à quelques portraits plein d'humour et finement ciselés de collègues, d'amis et d'adversaires: Jean Lechevalier, les abbés Émile Bégin, Maurice Laliberté, Arthur Maheux, Mgr Alphonse-Marie Parent, Guy Frégault, Michel Brunet, Maurice Séguin.

Trudel n'a pas la prétention d'imposer sa façon de faire, ni de croire que l'on écrira l'histoire demain comme il l'a fait. Il reconnaît que «l'histoire est une recherche perpétuelle, sans cesse renouvelée par les générations». Cela lui permet de jeter un regard serein et lucide sur sa vie, sa carrière et son oeuvre.

Yves Roby

Luc Chartrand Raymond Duchesne Yves Gingras

HISTOIRE DES SCIENCES AU QUÉBEC



Chartrand, Luc, Raymond Duchesne et Yves Gingras. *Histoire des sciences au Québec*. Montréal, Boréal, 1987, 488 pages.

Saviez-vous que le premier professeur de mathématiques en terre québécoise, Martin Boutet, a enseigné pendant dix-sept ans au Collège des Jésuites avant de recevoir un salaire? Saviez-vous que les Gaspésiens de 1844 considéraient le géologue William Logan comme un fou, parce qu'il cassait des petites pierres avec un marteau, et qu'ils tentèrent de le faire interner à l'asile à quelques reprises?

Ou encore, serez-vous sans doute surpris d'apprendre que le monde scientifique québécois a appuyé corps et bien l'Union nationale de Maurice Duplessis, en 1936, parce qu'il voyait en lui le héraut du grand déblocage impatientement attendu depuis des années?

Ces anecdotes révélatrices émaillent le fort intéressant volume que Luc Chartrand, Raymond Duchesne et Yves Gingras viennent d'écrire sur l'*Histoire des sciences au Québec*. Les auteurs, le premier journaliste scientifique et les deux autres, enseignants et chercheurs, ont choisi de se tenir loin des débats idéologiques et historiques sur les «causes de notre retard» dans ce domaine.

«Au lieu de concentrer notre attention sur ce qui ne s'est pas fait, écrivent-ils en introduction, nous avons pensé qu'il valait mieux commencer par rendre compte de ce qui s'est fait». En ce sens, il faut constater la réussite de leur mission. Et aussi, noter une grande qualité de l'ouvrage: l'accessibilité. Nul besoin, en effet, de posséder soi-même trois doctorats en génie thermonucléaire pour le comprendre. Le simple amateur d'histoire peut traverser ces quelque 500 pages sans ouvrir son dictionnaire. Officiel-

lement «non-partisan», les trois auteurs manient avec la plus grande prudence les données socio-culturelles de notre passé. Mais ça et là dans le volume, et fort clairement en conclusion, le lecteur saisira le rôle dominateur du clergé catholique sur l'enseignement des sciences. Sans doute disent-ils que jamais la hiérarchie ne s'est opposée en soi au progrès scientifique. Mais réduire le retard scientifique évident de la francophonie québécoise à la simple lutte du clergé contre la laïcisation de l'enseignement note une ignorance du rôle des Ultramontains dans notre histoire.

Les données réelles ressortent pourtant clairement du volume. Nul besoin de comparer avec l'étranger: l'heureuse initiative d'inclure la communauté anglophone, et notamment l'université McGill, dans cette étude, montre clairement la différence d'attitude entre les deux solitudes. Les résultats, nous le constatons toujours aujourd'hui, favorisent nettement la minorité sans que nous puissions crier à la discrimination: chaque groupe a agi selon son idéologie dominante, et McGill se voyait couronnée d'un Prix Nobel, avec Ernest Rutherford, dès le début du siècle. Pourtant, elle-même ne put le retenir face à la concurrence internationale.

D'une lecture agréable, cette *Histoire des sciences au Québec* souffre pourtant d'un certain déséquilibre rédactionnel. La moitié de l'ouvrage seulement touche le XXI^{ème} siècle, ce qui oblige les auteurs à brosser à grands traits des sujets aussi importants que le rôle des organismes subventionnaires et celui de la recherche scientifique privée, alors qu'ils ont décrit par le menu détail les affres de nos premiers botanistes et entomologistes des siècles précédents.

Raymond Giroux



Lahoud, Pierre, Claude Paulette et Michel Tremblay, *Québec à ciel ouvert*. Montréal, Libre Expression, 1987. s.p.

Québec à ciel ouvert présente près de 90 vues aériennes de Québec et ses environs regroupées sous différents thèmes qui explorent successivement la ville aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, les fortifications, le Vieux-Québec, la ville hors les murs, la proche banlieue et enfin quelques localités de la périphérie. De courts textes explicatifs accompagnent généralement chacune des photos. Ce luxueux album réserve de nombreuses surprises à tous ceux qui croient bien connaître Québec, car il ne suffit pas de résider dans la ville depuis sa naissance ou de l'avoir maintes fois parcourue en tous sens pour en posséder la clé. Les auteurs ont bien raison d'écrire en avant-propos que «pour bien voir une ville il faut la contempler d'en haut».

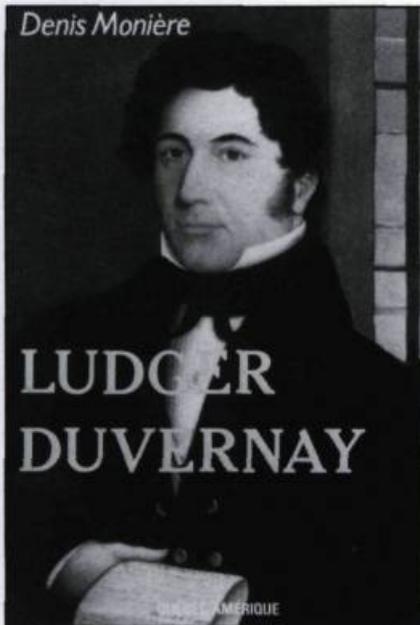
À cause de sa trame irrégulière, le Vieux-Québec constitue un ensemble particulièrement difficile à apprivoiser, capable de tromper le sens de l'orientation des observateurs les plus aguerris. Au-delà de la beauté et de l'harmonie que révèlent à coup sûr les vues aériennes de cet album, on sera donc souvent étonné par la variété des axes de développement de la ville et la disposition inattendue de certains édifices les uns par rapport aux autres.

Québec à ciel ouvert offre également l'occasion de remarquer tout ce qui, par sa hauteur ou par sa discrétion, échappe trop souvent au regard: une multitude de toits magnifiques surplombés par un campanile, une coupole ou un superbe clocher, (tel celui de l'Église Saint-Coeur-de-Marie «coiffé d'une bulbe, orné d'échauguettes et de mâchicoulis»), des sites de verdure ou des jardins comme ceux des Ursulines qui se dérobent à la vue derrière les maisons mitoyennes des rues Sainte-Anne et Sainte-Ursule, où encore des édifices cachés par des voisins trop encombrants tels les bâtiments les plus anciens de l'Hôtel-Dieu de Québec construits en 1695. Notons enfin que *Québec à ciel ouvert* est aussi, à sa façon, un livre d'histoire. En plus d'avoir su mettre en valeur les édifices les plus anciens, les auteurs ont eu l'heureuse idée de juxtaposer des vues aériennes anciennes et contemporaines dont la comparaison permet de reconnaître à travers le temps la permanence des caractères originaux de la ville et les altérations qu'ils ont subies en certains endroits.

Le but avoué étant de présenter Québec dans toute sa beauté, l'album n'a rien d'un inventaire topographique exhaustif. Cette volonté de séduire laisse malheureusement dans l'ombre des zones moins attrayantes du point de vue esthétique mais qui, sous plusieurs autres aspects, auraient été intéressantes à observer tout en ajoutant une touche plus réaliste à l'ensemble.

Les clichés sont en général d'une très bonne qualité compte tenu des difficultés particulières de la photographie aérienne et l'album mérite d'être parcouru attentivement, et plus d'une fois.

Pierre Poulin



Denis Monière. *Ludger Duvernay et la révolution intellectuelle au Bas-Canada*. Montréal, Québec/Amérique, 1987. 231p.

Tout biographe est un brin suspect. Le poids des intérêts, des nuances, des silences, nous en apprend parfois davantage au sujet du biographe que de l'individu resuscité. De tout temps, deux biographes ont fait office. L'un veut décrire, l'autre, convertir. La fusion de ces deux objectifs ne se fait que trop souvent au détriment du premier. Lorsqu'un important porte-parole du mouvement indépendantiste se fait biographe et nous livre, à l'occasion du 150^{ième} anniversaire de la Rébellion, une biographie d'un patriote, fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, intimement associée au nationalisme québécois, une légitime appréhension – peut-être salutaire – ne peut qu'envahir le lecteur.

Apprenti à l'âge de 14 ans, Ludger Duvernay n'était âgé que de 18 ans lorsqu'il mit sur pied son propre atelier d'imprimerie et lança son premier journal à Trois-Rivières en 1817. Dix ans plus tard, il acquérait le journal *la Minerve* de Montréal, média des partis patriote et réformiste, et en dirigea les destinées jusqu'à son décès en 1852.

Mettant en scène un Duvernay nationaliste, démocrate et défenseur des libertés, Denis Monière écarte du revers de la main un Duvernay encombrant, celui qui était impitoyable envers ses ouvriers et prônait l'annexion du Bas-Canada aux États-Unis. La situation était embêtante pour l'auteur: comment décrire un Duvernay annexionniste alors que l'institution nationaliste qu'il créa en 1843 est devenue un organisme de combat pour l'indépendance du Québec? L'auteur esquive cette délicate question en affirmant que c'est le journal *l'Avenir* qui accusait Duvernay, son irré-

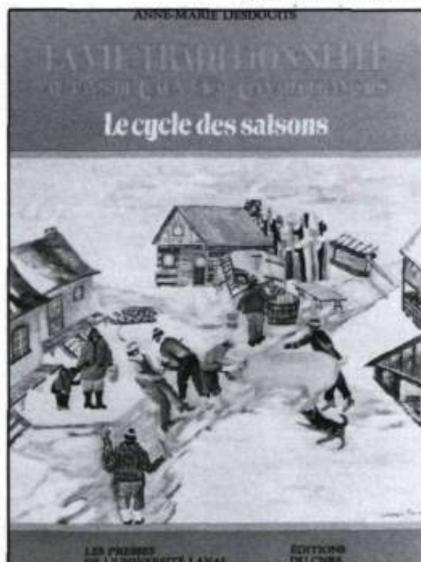
ductible concurrent, d'être annexionniste. Pourtant, on sait que Duvernay fut toujours, et surtout à compter de son exil, un admirateur des États-Unis et des Américains et qu'il insérait régulièrement dans son journal *la Minerve* des articles soulignant la prospérité américaine. D'ailleurs, Hector Langevin, un familier de l'atelier d'imprimerie de Duvernay, disait de ce dernier qu'il était un «*annexionniste de coeur*».

À n'y prendre garde, et même le sous-titre et la couverture de l'ouvrage amènent à cette fausse perception, le Duvernay de Monière devient un penseur et un intellectuel à haut col blanc. Où est donc passé le Duvernay rustre, bagarreur, alcoolique, aux mains tachées d'encre? Certes, Duvernay ne fit pas que diffuser et émettre le discours des patriotes, il contribua au façonnement et à l'interprétation de ce discours. Cependant, ne privilégier que l'homme politique et négliger l'homme de presse ne peut que donner un profil partiel et partiel de Duvernay. Et, c'est pourquoi, à maints égards, l'étude de Monière nous en apprend guère plus que les travaux de Benjamin Sulte et de Roger D. Parent.

Duvernay fut, et se considérait, d'abord et avant tout, un homme de presse. Afin de saisir le pourquoi de ses attitudes et décisions, on se doit de mettre en perspective les rapports qui liaient et opposaient en lui l'homme politique et l'homme d'affaires, le diffuseur du discours patriote et l'imprimeur qui devait commercialiser et vivre de ce discours. Tout ce dilemme reposait dans l'ambivalence même de son métier d'imprimeur-journaliste.

Que le véritable Ludger Duvernay veuille bien se lever...

Jean-Marie Lebel



Desdouits, Anne-Marie. *La vie traditionnelle au pays de Caux et au Canada français. Le cycle des saisons*. Québec/Paris, Les Presses de l'Université Laval/Éditions du CNRS, 1987. xv, 439 p.

Le pays de Caux? Ce territoire correspond, en grande partie, au nord de la Normandie avec ces points de repère principaux: les villes de Rouen, Le Havre et Dieppe. L'étude comparative d'Anne-Marie Desdouits exploite le vieux mythe de nos origines normandes, mythe suivant lequel le nombre important de colons originaires de cette région aurait marqué nos coutumes, notre mode de vie, et notre façon de penser. L'auteur cherche donc à évaluer l'apport cauchois dans la socioculture canadienne-française. Elle reconstitue le cadre de vie traditionnelle de ces deux cultures, vers la fin du XIX^{ième} et dans la première moitié du XXI^{ième} siècle, à travers les fêtes calendaires fixes et mobiles, et les activités saisonnières.

Au delà des descriptions, l'analyse des cycles cauchois et québécois des saisons révèlent des ressemblances et des dissemblances. Ainsi, les célébrations du temps des fêtes diffèrent notablement. Au pays de Caux, Noël est fêté sobrement, les vraies festivités auront lieu à l'Épiphanie. Au Canada français, Noël ouvre une longue période de réveillons et de repas gargantuesques d'une durée de deux semaines. Cauchois et Canadiens n'envisagent pas non plus la fête de Pâques du même oeil: le carême n'ayant pas la même importance pour les uns et les autres, la fin des privations alimentaires sera soulignée différemment.

De part et d'autre de l'Atlantique, l'organisation sociale et l'exploitation du sol engendrent des activités agricoles dont les rites, fort dissemblables, sont encore accentués par les conditions climatiques qui instaurent des rythmes de vie particuliers à chacune des cultures. Enfin, les fêtes patronales joyeusement célébrées en Caux sont presque inexistantes au Canada.

L'étude de A.-M. Desdouits permet de lire en parallèle les coutumes cauchoises et les coutumes canadiennes, ce qui facilite les comparaisons. Mais nous offre-t-elle vraiment de l'inédit? La valeur des données de l'enquête auprès de 74 informateurs cauchois est souvent noyée dans de larges emprunts à des études déjà publiées. Les informations recueillies auprès des 14 familles québécoises d'origine cauchoise se confondent avec celles d'enquêtes antérieures, entre autres celles de Jean-Claude Dupont qui ont alimenté *Héritage d'Acadie*, celles de Denise Rodrigue publiées récemment sous le titre: *Le cycle de Pâques au Québec et dans l'Ouest de la France* et l'article du Père Benoît Lacroix, «*La religion de mon père*».

La longue introduction sur les caractéristiques du parler cauchois laissait présager une analyse comparative plus serrée de la langue parlée en Caux et au Québec. Cet aspect, initialement présenté comme partie intégrante de l'étude, se résume à de brefs commentaires dans les notes en bas de page. En conclusion on apprend toutefois qu'il y a très peu de traits communs entre le cauchois et l'acadien!

Le bilan de cette volumineuse étude comparative se solde par une dissemblance qui semble étonner l'auteur. Pouvait-on réellement s'attendre à une influence sensible de la part d'un élément migratoire somme toute plutôt faible? Bien qu'on parle de «proportion importante de Cauchois parmi les colons venus s'établir au Canada», ceux-ci représentent en fait à peine 9 pour cent de l'immigration française en Nouvelle-France.

Nelson-Martin Dawson



Réal Boissonnault. *Jacques Cartier, explorateur et navigateur*. [s.l.], Environnement Canada, 1987. 74p. François Miville-Deschênes. *Quand ils ne faisaient pas la guerre ou l'aspect domestique de la vie militaire au fort Chambly pendant le régime français d'après les objets archéologiques*. Environnement Canada, 1987. 113p.

Environnement Canada continue de publier des travaux qui intéressent les historiens. Parmi les plus récents, on compte une étude de Réal Boissonnault sur Jacques Cartier, puis une autre de l'archéologue François Miville-Deschênes qui concerne la vie domestique des soldats du fort Chambly.

Jacques Cartier, explorateur et navigateur, est un opuscule de 74 pages. Comme son titre l'indique si bien, il se divise en deux parties distinctes. La première concerne les explorations de Cartier en terre d'Amérique. De facture traditionnelle, celle-ci n'apporte pas d'éléments neufs par rapport aux *Vaines tentatives* de l'historien Marcel Trudel. La seconde partie, en revanche, est beaucoup plus originale. L'auteur y brosse d'abord une rétrospective des principaux modes de navigation avant que le Malouin ne traverse l'Atlantique en 1541, puis il tente de décrire comment Cartier s'orientait en haute mer et près des côtes. Dans les deux chapitres subséquents, Boissonnault donne une description physique de la Grande Hermine et analyse les conditions de vie probables à bord du navire. La hiérarchie existante, les fonctions occupées par les divers membres de l'équipage, leur façon de se vêtir, de se nourrir, d'habiter les trois mâts sont autant de sujets abordés par l'auteur dans ces pages qui sont incontestablement les plus riches du volume.

Bien sûr, Boissonnault n'a pas la prétention de faire oeuvre définitive. Son histoire, il l'a bâtie à coup d'hypothèses et de comparaisons. Il s'est gardé d'introduire la certitude là où seul le doute est permis. Aussi faut-il le féliciter pour ce petit volume à la fois intelligent et subtil.

Quand ils ne faisaient pas la guerre, de François-Miville Deschênes, est un ouvrage décevant. L'auteur s'y propose de «brosser un portrait de ce qu'a pu être la vie des occupants du fort Chambly pendant le Régime français (p.6)». À défaut d'archives loquaces et abondantes, Deschênes utilise les artefacts mis à jour durant une campagne de fouilles qui s'est échelonnée de 1976 à 1978. Et c'est de là, semble-t-il, que vient le problème. En effet, même si l'auteur a voulu dépasser la simple description d'objets (voir la page 86), il ne cesse de s'y attacher. Pas un paragraphe, dans ce petit volume, où il ne soit question de la provenance, de l'état de conservation, de la forme ou de l'esthétique des objets reconstitués. Il serait possible de donner une foule d'exemples de ces descriptions sèches et rébarbatives qui rendent la lecture difficile, voire fastidieuse. Lorsqu'il quitte l'analyse archéologique pure, Deschênes nous fait cependant découvrir certains traits de la vie domestique des soldats du fort Chambly. Mais c'est trop peu, d'autant que le titre (du moins la partie qui apparaît sur la page couverture) est chargé de promesses.

Tel quel, ce petit opuscule ressemble davantage à un rapport de fouilles qu'à une synthèse.

Alain Duchesneau

LE FÉTICHISME DU PATRIMOINE

Jacques Capdevielle



PRESSES DE LA FONDATION NATIONALE
DES SCIENCES POLITIQUES

CAPDEVIELLE, Jacques. *Le fétichisme du patrimoine*. Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1986. 378 p.

Les mots vedettes caractérisant cet ouvrage de très haut savoir pourraient être: marxisme-capitalisme, France 19ième-20ième siècles, constitution et transmission de la propriété foncière.

L'auteur part de l'observation d'un comportement social: en 1981, 79 pour cent des Français sont en faveur de l'héritage, de la transmission des biens des parents aux enfants. Voilà un péché contre le marxisme et un sujet qui a été débattu dans l'arène politique française au cours de récentes campagnes électorales. Dans de très savantes pages, souvent théoriques et ayant peu de références dans le contexte québécois, l'auteur s'efforce d'expliquer cet attachement exagéré.

L'analyse suit deux lignes directrices. D'une part, l'auteur inscrit ce phénomène dans l'évolution du capitalisme. L'élargissement de la redistribution des terres et des revenus favorisant la consolidation des classes moyennes ne lui paraît pas en contradiction avec les visées de concentration du capital.

Elle en serait même une suite logique, en effet, jouant un rôle unificateur dans les classes moyennes. D'autre part, cet attachement à l'héritage ne lui semble pas pouvoir être confiné à des valeurs marchandes, au domaine du profane. La permanence des droits de succession lignagers a pour effet d'inscrire le propriétaire dans la durée intergénérationnelle, au-delà de la mort. Elle viendrait ainsi contribuer à résoudre la gestion d'une angoisse existentielle. On aura compris que malgré son intérêt, cet ouvrage ne s'adresse qu'à des spécialistes avertis.

Jacques Mathieu

Livres reçus

Beaugard, Marthe F. et Eve Beaugard-Malak. *La généalogie. Retrouver ses ancêtres*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1987. 193p.

Bergeron, Yves. *L'Ethnologie au Québec*. Ministère des Affaires culturelles, 1987. 64p.

Bernard L, Vigod. *Quebec before Duplessis. The political career of Louis-Alexandre Taschereau*. Kingston and Montreal, McGill - Queen's University Press, [1986]. 312p.

Collaboration. *Inverness. Québec*. Inverness, La Corporation touristique d'Inverness, 1987. 160p.

Lachance, André. *La vie urbaine en Nouvelle-France*. Montréal, Boréal, 1987. 148p.

Simard, Sylvain. *Mythe et reflet de la France. L'image du Canada en France, 1850-1914*. [s.l.], Les Presses de l'Université d'Ottawa, [1987]. 440p. ♦

Yves Beaugard